

Témoins de la Seconde Guerre mondiale en Seine-et-Marne

DECOSSE Robert, *Mémoires de résistance*, 47 pages.

Cote : 4AZ1064

L'auteur, Robert Decosse, dit "Pepel", est un jeune homme de 18 ans au début de la guerre. Il habite le village de Barbizon. Ancien résistant, il relate les événements vécus durant la période de l'occupation.

L'extrait que nous vous proposons donne des détails sur la vie quotidienne dans la France occupée et relate son départ pour l'Allemagne en 1942 comme travailleur.

Extrait de la page 12 à 13 :

Les habitants des villes étaient les plus malheureux. A BARBIZON, aucun soldat n'apparaissait, mais toutes les villas étaient réquisitionnées pour les officiers supérieurs de la Wehrmart, de la Gestapo (la terrible police secrète). Le fameux KOCH, bourreau de la prison de FONTAINEBLEAU, habitait BARBIZON. Certains jouaient au tennis de table avec nous. On remarquait la différence avec les super nazis, absolument inaccessibles, et certains autres affables, parlant français.

L'aviation allemande dominait le ciel, les HEINKEL 111, les JUNKERS 52, etc. Ils faisaient des essais de bombardement sur la plaine de Chanfroy à ARBONNE ; Quelquefois apparaissait (en 1941-42) un avion anglais isolé, on le voyait dans le faisceau lumineux des projecteurs allemands : intervention de la chasse ou de la DCA, et on voyait l'avion descendre en flammes en forêt, côté BARBIZON. La nuit, avec mon copain Marcel GRACIA, ayant repéré l'endroit, on se dirigeait en suivant la fumée et on trouvait les trois membres de l'équipage anglais, indisciplinés, ne parlant pas français et, après avoir caché les parachutes, on les ramenait au village, Villa l'Ecureuil », habitée par une américaine Madame PARSON, qui les hébergeaient et les renvoyaient en Angleterre, par GIBRALTAR.

Très souvent, les français dénoncés étaient fusillés, et les anglais parachutés en camp de concentration. Par ironie du sort, cette Villa est occupée aujourd'hui par Erika, une artiste-peintre allemande.

Février 1942. Une tempête de neige dans la nuit, occasionne des dégâts considérables. Les poteaux électriques et téléphoniques couchés sur le sol, les arbres sur la route nationale, en travers du passage. Les allemands exigent de débarrasser les routes. Avec mon frère, nous avons fait 14 stères de bois.

Les patrouilles allemandes sillonnaient la région, à la recherche de parachutistes anglais ou français, venant de Londres.

Nous écoutons la radio de Londres, où le Général de Gaulle et Maurice Schuman s'adressaient aux français, ce qui nous permettait d'avoir des nouvelles empreintes de vérité, contrairement à Radio Paris dont le slogan « Radio Paris ment, Radio Paris est allemand » était bien connu.

En 1942, en début d'année, un soldat allemand a été assassiné en forêt côté BARBIZON ; aussitôt, la voiture découverte arrive et le soldat annonce avec un haut-parleur « si l'assassin ne se dénonce pas, on va prendre dix personnes dans le village et les fusiller ». Confirmation par des affiches rouges en français et en allemand. Le Maire de BARBIZON, ancien combattant de la Grande Guerre de 14-18, nous convoque chez lui pour nous dire « vous êtes sortis après le couvre-feu (ce qui était faux), j'ai décidé de vous donner comme otages pour être fusillés ». Nous étions quatre. Mon père, ancien combattant, s'est disputé violemment avec le représentant de la Commune « le Bourgmestre », ce qui a obligé le Maire à nous convoquer de nouveau pour nous tenir ce langage « vous m'avez obligé à faire des excuses au Maréchal Von Stupnagel, Gouverneur Militaire de PARIS » (qui habitait BARBIZON). Il se trouvait que ce Maréchal n'était pas nazi, était noble prussien et contre les fusillades. Tout s'est arrangé, c'était le commencement de ma chance.

Le 6 décembre 1942, je reçois un télégramme de la Kommandantur de Melun, qui me demandait de me présenter le lendemain matin, dans les locaux qui se trouvaient à l'emplacement de la BRED et du photographe Hoerter. Ce 6 décembre, je me présente à cet endroit, où une jeune femme française-fille d'un commerçant de Melun, nazie convaincue, me reçoit en m'insultant et en me disant que j'allais me faire mater en Allemagne, et elle me lance un papier me disant : « voilà ton contrat ». Tu vas aller balayer la neige sur le front russe. Elle me donne l'ordre de rejoindre l'adjudant allemand, qui, lui, me prend par l'épaule en me disant : « n'écoutez pas ce qu'elle vous raconte ». C'était ce sous-officier qui me remontait le moral !

C'est le Maire de BARBIZON qui a donné mon nom, pour signifier mon départ en Allemagne.

Le 7 décembre 1942, je quitte ma famille, le dernier bol de lait et le baiser de mes mère, père, frère et sœur, pour rejoindre la caserne, je crois Place de la Contrescarpe à Paris. Et ensuite, se rendre à la gare de l'Est où notre convoi nous attendait. Le moral n'y était pas nous inscrivions à la craie sur les wagons « à bas Hitler, vive de Gaulle ».